

INTRODUCTION

[Extraits]

J'AI COMMENCE A LIRE LA *Divine Comédie* avec le secours d'habiles Florentins, vers l'an 1805 : depuis, elle est devenue, dans mes loisirs, une constante étude. Chacun de ses vers a été comme manié par moi, pendant plus de quarante années. Ma première intelligence de ce texte, bornée d'abord dans ses aperçus, balbutiait devant mon maître, le bon et savant abbé Fontani, quelques paroles d'applaudissements et d'actions de grâces. Revenu de Toscane, j'ai donné au public mes premiers tâtonnements qui portaient d'une main mal assurée. Je devais recevoir de Dieu la permission d'ajouter quelques perfectionnements à cette hardie tentative. Plus tard, j'ai mieux fait, mais je n'avais pas fait ce que je pouvais faire. Il me semblait d'abord que des équivalents suffisaient dans la traduction. Le public de 1812 se montrait peut-être trop encourageant; celui de 1830, plus difficile, a été encore trop bienveillant. Déterminé à travailler sans relâche, j'ai repris ces vers : plus je marchais, plus ils me paraissaient inaccessibles; je les ai attaqués un à un.

Quelques parties de mon ouvrage allaient servir de piédestal à la renommée d'autres amis de Dante qui me croyaient mort. J'allais être dévoré tout vivant. Je me suis remis sur pied; je n'ai plus cessé de ressaisir ces vers dans lesquels j'avais débrouillé tant de sens, et parmi lesquels il fallait en choisir un définitif. Quand le besoin du repos, prescrit par la nature, demandait le sommeil, je m'endormais avec les fidèles compagnons de ma pensée; souvent je me réveillais avec eux. Je me suis présenté, mieux armé, à cet assaut, à ce combat encore inégal; je me suis présenté une troisième fois. Je livre au public ce que j'ai pu obtenir de tant de fatigues.

Aujourd'hui, je me suis plus attaché au texte; j'ai répudié la périphrase, tout en évitant ce qui, chez nous, pouvait être blâmé. Pour me délivrer de ce dernier danger, je n'ai pas usé d'une réserve trop sévère, et l'on verra bien, dans cette dernière bataille contre le géant, tout ce que j'ai concédé au goût de ceux qui veulent Dante, toujours Dante, et rien que Dante, précisément comme ces présidents d'assises qui nous demandent un peu imprudemment, et sans restriction, la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. Mais en me prêtant à cette exigence magistrale, je me suis souvenu, et c'était mon droit, des lois de style portées par Bossuet et par Buffon.

[...]

Je crois ne devoir plus rien dire pour engager le lecteur à s'empresser d'accorder toute son attention au chef-d'œuvre de Dante, reconnu tel par l'Europe savante, unanimement vénéré par ceux qui ont la faculté de le lire dans l'original, et qui aura peut-être encore quelque valeur dans cet essai, auquel *le temps*, au moins, a mis sa main patiente. J'offre ici à l'ambition littéraire des jeunes hommes de lettres une espèce d'attrait qui pourra décider à quelque courage (il en faut pour lire Dante) ceux qui voudront bien accepter un conseil que l'on n'a, je crois, encore donné à personne.

INTRODUCTION

Je me suis, si souvent, si profondément, si amoureusement pénétré de la poésie de Dante, de son ton, de ses manières, de ses tours de phrase, de son originalité piquante, que tant d'exemples suivis sans adulation et sans contrainte, mais par l'effet d'un entraînement naturel, ont en quelque sorte *déteint* sur tous mes ouvrages, et ils en portent la preuve. Reconnaisable à cette sorte de *cohabitation*, je n'ai pas à m'en plaindre. Personne ne perdra à bien lire Dante. Notre siècle peut et sait éviter ses défauts : mais ce qu'aucun siècle n'efface, ce qu'aucune époque ne prétend corriger, la verve ardente, le mot précis, la solidité du raisonnement, surtout la méthode comme mathématique, l'agencement calculé, le souvenir exact qui ne répète rien de la même manière, le don des comparaisons heureuses, la délicatesse des rapprochements, le coup de pinceau promené rapidement sans revenir; on gagne plus ou moins tout cela avec Dante. Aucun écrivain ne distribue les présents d'une reconnaissance plus immédiate, ne vous fait aussi cordialement son parent et son frère; aucun auteur ne se communique plus intimement à ses élèves. Dante a beaucoup lu; il impose le besoin de lire : dans ce qu'il a construit, il est architecte habile; dans ce qu'il conseille, il est bienfaiteur et prince. La jeunesse aujourd'hui a des intentions soutenues et puissantes : la jeunesse qui se fera un bonheur de connaître et d'apprécier Dante, acquerra bien plus que moi encore qui n'étais pas si préparé à cette lutte, et qui cependant ai toujours pu vaillamment combattre, mettant à profit une longue série de jours nécessaires pour un si magnifique *tournoi*, comme dirait notre auteur; la jeunesse qui lira Dante acquerra confiance, force, dignité, moralité, et tant de trésors que la fortune semblait, jusques ici, n'avoir voulu accorder qu'au grand Alighieri.

Source : Dante Alighieri, *La Divine comédie*, traduite en français par M. Le Chevalier Artaud de Montor, 3^e édition, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, Fils et C^{ie}, 1866, p. xxv-xxix et xxxi-xxxij.